



## Le fabuleux destin de l'écriture

*Un archéologue français vient d'apporter une preuve que la Mésopotamie n'est pas l'unique berceau de l'écriture. La philologue Silvia Ferrara publie un essai très inspirant sur l'émergence et le sens de cette invention. Entretien*



*L'origine du langage est l'un de nos grands questionnements, pourquoi celle de l'écriture n'a-t-elle pas soulevé le même intérêt ?*

Longtemps, elle a été regardée comme un simple système de notation, un contenant pour le langage, mais écrire est un acte existentiel. Comprendre l'émergence de cette pratique humaine s'inscrit au cœur de la quête scientifique et philosophique. Notre espèce aurait pu choisir, ou en venir, selon les circonstances, à une autre façon de communiquer, mais il se trouve que nous avons adopté celle-ci et qu'elle en dit beaucoup sur nous-mêmes. Or nous ignorons encore tant de choses à son sujet, ne serait-ce que la cause de son apparition si tardive dans l'histoire de notre espèce. Elle n'a que quatre millénaires alors que nous existons depuis 300 000 ans. En 2017, la Commission européenne a lancé un appel à projet autour de cette question. J'étais spécialiste depuis vingt ans des écritures préégyptiennes encore indéchiffrées, j'ai saisi cette occasion d'étendre mon domaine d'intérêt, de me plonger dans l'histoire de cette

activité humaine et des conditions qui l'ont fait naître.

*En quoi la découverte que l'écriture n'a pas une origine unique dans notre histoire a-t-elle bouleversé notre façon de voir les choses ?*

Les archéologues étaient persuadés que la Mésopotamie, civilisation dont nous nous considérons comme les héritiers, était le seul lieu de son invention. A leurs yeux, l'émergence de l'écriture était donc totalement liée à ce contexte historique et social, elle dérivait de la nécessité de tenir des comptes pour une administration, d'une culture bureaucratique. Or depuis, nous avons découvert qu'elle pouvait surgir là où de tels besoins n'existaient pas, pour d'autres motifs, artistiques ou religieux. Il a été établi qu'à cinq reprises au moins un système de rédaction a vu le jour de façon indépendante, poursuivant sa propre évolution, sans s'inspirer d'un modèle existant. Cela s'est produit en Mésopotamie, mais aussi en Egypte, en Chine, en Amérique avec les Mayas et en Iran, comme vient de l'établir l'archéologue François Desset en déchiffrant l'élamite (*voir encadré p. 64*). Dès lors, il a bien fallu regarder l'écriture pour ce qu'elle était, non pas un facteur de progrès économique mais une invention extraordinaire pour l'humanité, dans toutes ses dimensions.



*Qu'a-t-elle de si singulier et essentiel ?*

L'écriture est, à mes yeux, notre plus fabuleuse invention. Elle a rendu possible cette chose absolument magique : l'asynchronicité, l'échange hors du temps, sans la présence physique d'autrui, et, pourrait-on dire, une sorte de dialogue solitaire. C'est là son extraordinaire pouvoir. J'ai souhaité avoir une vue d'ensemble de ses fondements, en lien avec la cognition, les neurosciences ; voir comment notre cerveau interagit avec son environnement, dont des images, des icônes se sont intégrées dans un répertoire de signes, conduisant à un système d'écriture. Contrairement à la roue ou à l'électricité, elle a surgi plusieurs fois, en différents lieux du monde. D'un point de vue anthropologique, ces émergences parallèles peuvent nous révéler bien des choses, en étudiant la façon dont s'est produite l'étincelle de la découverte, comment elle s'est canalisée, quels événements, quelles évolutions culturelles l'ont permise et facilitée.

*Comment l'apparition répétée de l'écriture s'explique-t-elle ?*

Pourquoi avons-nous commencé à

dessiner ? Nous ne ressentons pas le besoin d'imaginer une fonction, une nécessité pratique à cet acte qui nous semble si naturel, pourquoi n'envisager l'écriture qu'en termes de besoins ? Dès que l'on cesse de la regarder comme un simple instrument, qu'on s'écarte de ce déterminisme réducteur, on peut prendre la mesure de sa richesse pour ces dimensions fondamentales de nos existences que sont l'expression de soi, la créativité. D'ailleurs, nos ancêtres la considéraient comme un don des dieux aux humains. Je ne suis pas croyante, mais cela ne m'empêche pas d'être saisie par sa dimension transcendante, par ce prodige que nous avons inventé. L'écriture n'est pas une fonctionnalité, mais une manifestation, un miroir de la façon dont nous interagissons avec le monde. Elle n'est pas apparue par accident, puisque son émergence s'est répétée. A mes yeux, elle constitue un appendice naturel qui découle de notre façon d'être et d'échanger les uns avec les autres.

*L'écriture n'a que quatre millénaires d'existence, pourtant les humains ont commencé à dessiner il y a plus de 70 000 ans, représentant des animaux, mais aussi, comme vous l'évoquez dans « la Fabuleuse Invention de l'écriture », des points, des lignes et diverses formes abstraites...*

En de nombreux endroits à travers le monde, sur une période qui couvre plusieurs dizaines de milliers d'années, on retrouve, peintes, gravées ou dessinées, les mêmes formes géométriques simples, des points, des lignes, des cercles. Les plus anciennes remontent à plus de 75 000 ans, mises au jour en Afrique du Sud. Et Sapiens n'était pas le seul à les dessiner, en Europe certaines ont été réalisées par les Néandertaliens, bien avant l'arrivée de notre espèce. Ces signes n'ont pas été tracés au hasard, même s'ils ne constituent pas une

écriture, le processus cognitif qui est à son origine s'y exprime déjà. Aux côtés de ces symboles abstraits, on retrouve également déjà des représentations stylisées, iconiques, d'objets ou d'animaux qui seront plus tard présents dans plusieurs systèmes d'écriture.

D'une certaine façon, ce qu'ils pouvaient signifier n'est pas le plus important, ils témoignent d'un fait fondamental : notre regard, notre esprit, tendent vers certaines configurations, les lignes, les formes en « T », ou en « V ». Nous les identifions dans le monde qui nous entoure, et nous façonnons nos objets familiers d'après elles, jusqu'à aujourd'hui. Dans un livre fantastique, « Reading in the Brain » (« Lire dans le cerveau »), Stanislas Dehaene décrit la façon dont nous avons recyclé la zone consacrée à la reconnaissance des visages, des formes, pour déchiffrer les lettres. C'est passionnant et crucial pour éclairer les similitudes entre les premières écritures à travers le monde, mais cela n'explique pas les raisons qui ont conduit à leur apparition, ni le succès qu'elles ont rencontré.

*L'écriture est-elle née du désir de fixer le nom des choses, leur donner une matérialité ?*

Platon aurait sans doute répondu par l'affirmative, souligné que telle lettre de l'alphabet grec pouvait être reliée à tel son, il aurait défendu une sorte d'iconicité, de matérialité de l'écriture. Elle représente en effet quelque chose de solide, de fixe, c'est dans son essence mais même si les écrits veulent fixer les choses et les perpétuer, laisser une trace des discours, des croyances, ils vivent au gré de nos évolutions, de notre histoire. Les langues circulent, font des va-et-vient, comme au ping-pong, des simplifications surviennent, non pour gagner du temps ou de l'intensité

mais par convention au sein d'une population. Comme nous, les écritures vivent, évoluent et meurent. Elles n'ont pas été inventées ex nihilo par une personne, mais au fil du temps par des populations qui se sont accordées sur des conventions graphiques. Malgré leurs ressemblances, chacune présente des particularités significatives, liées à ce contexte culturel et social qu'il faut étudier très attentivement.



*L'étincelle d'où a surgi le miracle des lettres, c'est notre goût pour les jeux de mots ?*

Nous adorons nous amuser avec les mots, les sons, expérimenter, bricoler grâce à notre imaginaire, notre vivacité intellectuelle. L'écriture est l'expression de ces prédilections, de notre façon d'échanger les uns avec les autres. Malgré les siècles écoulés, nous pouvons aisément reconstituer la façon dont cette étincelle a surgi. Imaginez un scribe en Mésopotamie, assis sur un tabouret, qui de son stylet entaille l'argile d'une tablette pour noter de petites transactions liées au temple. Il utilise une sorte de sténographie protohistorique mêlant des symboles – non phonétiques – à des nombres. Il dessine par exemple une canne, un roseau, qui se disait « gi » en sumérien, mais « gi » signifiait aussi « rembourser » et il se rend compte qu'il peut jouer avec cette homophonie, utiliser le logogramme d'une canne pour représenter autre

chose. Il a jonglé avec les mots et leurs sons, comme dans un rébus. C'est là le mécanisme qui a donné naissance à l'écriture, la transcription d'un jeu de mots.

*En quoi les logogrammes, ces signes utilisés par les premières écritures, se distinguent-ils d'un dessin ?*

L'art préhistorique est d'une incroyable beauté, fascinant, raffiné mais énigmatique. Il nous est impossible de savoir si ces représentations possédaient ou non une dimension symbolique, quelles pouvait être leur finalité, leur usage. On vient de découvrir une extraordinaire peinture vieille de plus de 40 000 ans en Indonésie, représentant un cochon. Si elle était là uniquement pour signifier le mot « cochon » dans la langue alors utilisée par les Indonésiens du paléolithique, alors il s'agit d'un logogramme et des prémices d'une écriture. Dès qu'un dessin est destiné seulement à exprimer un mot donné dans un langage, qu'il est directement relié à lui, on entre dans le domaine de l'écrit. Et lorsque ce dessin représente un morphème – une syllabe signifiante entrant dans la composition d'un mot –, comme « chant » dans « chanter », alors, il s'agit d'un véritable système d'écriture.

*Les lettres ne sont pas seulement un cadeau prodigieux pour l'imagination, la créativité, elles constituent également un outil social et politique...*

Elles représentent un instrument de

projection culturelle, de pouvoir, en exprimant ce que nous voulons représenter. Notre écriture proclame notre différence vis-à-vis des autres peuples, une façon de les mettre à distance. Cette situation – ce désir d'affirmation – s'est présentée en tellement d'occasions, il n'est pas surprenant que des écritures soient nées à plusieurs reprises. Certains peuples les ont transformées pour proclamer leur identité, y compris vis-à-vis de ceux à qui ils en avaient emprunté le modèle. A l'inverse, la Chine s'est employée d'une façon très délibérée à préserver la sienne dans sa forme première, quasi inchangée depuis plus de deux millénaires, pour proclamer son identité. Mais les idéogrammes chinois ont une autre particularité : ils sont le mariage entre une langue unique et son écriture, quand les autres écritures ont d'emblée été utilisées pour transcrire plusieurs langues.

*L'alphabet, lui, n'a-t-il été inventé qu'une seule fois ?*

C'est une histoire fascinante. L'alphabet, avons-nous longtemps cru, était né de grandes civilisations. Il nous venait des Grecs, qui l'avaient emprunté aux Phéniciens. Or de récentes reconstitutions ont révélé qu'il a été imaginé par des ouvriers cananéens employés à extraire des turquoises voilà 4 000 ans sur le chantier d'un temple du sud du Sinaï dédié à la déesse Hathor. Pour graver le nom de leurs dieux sur quelques objets dans leur langue, ils ont utilisé

les sons des hiéroglyphes égyptiens et inventé les lettres abstraites, phonétiques, de l'alphabet. Personne n'aurait osé imaginer une origine aussi humble pour cette invention éblouissante ! Tous les alphabets que nous utilisons viennent de là. Les inventions, la créativité, ne sont pas liées aux prérogatives de l'élite, des Etats riches et dominants, elles proviennent du talent et de la liberté d'une personne. Ainsi, la société BioNtech, inventrice du vaccin qui nous sauve aujourd'hui, a été créée par un fils d'immigrés turcs. Mais ces inventions ne réussissent que si le contexte le permet. L'alphabet aurait disparu si les Phéniciens, puis les Grecs, ne s'en étaient pas emparés. Il en existe une démonstration assez éclatante. Il n'y eut pas un seul mais deux alphabets cunéiformes dérivant de cette première invention. L'un d'eux, très légèrement différent, s'est perdu dans les dunes du désert arabe, l'autre a conquis une grande partie du monde. Ainsi, même pour l'alphabet, il a existé un perdant et un gagnant. Mais c'est l'histoire d'un immense succès, elle n'a besoin d'aucun porte-parole, et mon cœur me porte vers ces langues solitaires, abandonnées, encore indéchiffrées, auxquelles personne ne s'intéresse et dont je cherche le sens depuis vingt ans. |■

*par Propos Recueillis Parvéronique Radier*

“L'ÉCRITURE N'EST PAS UNE FONCTIONNALITÉ, MAIS UN MIROIR DE LA FAÇON DONT NOUS INTERAGISSONS AVEC LE MONDE.”

## La philologue italienne

Silvia Ferrara, spécialiste de la langue mycénienne, enseigne à l'université de Bologne. Elle est aussi responsable du programme européen INSCRIBE (INvention of SCRipts and their BEginnings). Elle publie « La Fabuleuse Invention de l'écriture » au Seuil.

## LE SECRET DES VASES D'ARGENT

Longtemps, la belle histoire des lettres fut gravée dans le marbre. Environ 4 000 ans avant notre ère, dans les cités d'Uruk ou de Lagash, en Mésopotamie, des scribes sumériens incisaient des tablettes d'argile fraîche à l'aide de roseaux taillés, pour y inscrire leurs comptes.

Peu à peu stylisés, ces pictogrammes sont devenus des lettres cunéiformes – en forme de coins ou de clous –, d'où toutes les autres, pensait-on, ont dérivé.

Ce récit d'une origine unique vacillait depuis plusieurs années, quand, le 27 novembre dernier, un jeune archéologue français, François Desset, l'a envoyé aux oubliettes, en déchiffrant une autre écriture de la même époque, l'élamite linéaire, utilisée dans un royaume situé dans le sud-ouest de l'actuel Iran. Les philologues en cherchaient en vain la clé depuis 120 ans. En en perçant le sens et l'organisation, le chercheur a démontré que l'élamite ne dérivait pas du cunéiforme mais s'est développé en parallèle, de façon autonome. Un système déjà plus développé que celui des Sumériens : alors que le cunéiforme est mixte, alliant phonogrammes – qui transcrivent un son – et logogrammes – qui transcrivent une chose, une idée –, l'élamite linéaire était déjà purement phonétique. Ses différents signes représentent des syllabes, des consonnes et des voyelles. C'est grâce à des séquences répétitives de lettres, gravées sur huit vases en argent, pour scander les noms des deux souverains du royaume élamite et de sa principale divinité, Napirisha, que François Desset est parvenu à en percer les derniers secrets, à la faveur d'une quarantaine imposée par l'épidémie de Covid. V. R.

